

Scènes de l'annexe amstellodamoise *The Diary of Anne Frank*

Yan Hamel

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, Y. (2008). Compte rendu de [Scènes de l'annexe amstellodamoise : *The Diary of Anne Frank*]. *Jeu*, (126), 47–50.

Scènes de l'annexe amstello-damoise

Anne Frank est un mythe. Par là, je ne veux pas insinuer avec crapulerie, comme l'ont déjà fait les révisionnistes, que son *Journal* est une contrefaçon, voire que l'auteure n'a jamais existé, une adolescente étant prétendument incapable d'écrire un document aussi sensible, profond et criant de vérité. Je ne considère pas le mythe comme une forme de mystification ou d'abus idéologique, et je cherche encore moins à établir un quelconque parallèle entre les horreurs de la Shoah et les récits archaïques analysés, notamment, par les historiens des religions. La jeune fille juive néerlandaise d'origine allemande qui avait pour nom Anne Frank, qui s'est cachée des nazis entre juillet 1942 et août 1944 dans une minuscule annexe en compagnie des membres de sa famille et de quatre autres personnes, qui a relaté au jour le jour les peines, les angoisses, mais aussi les joies de cette existence jusqu'au moment où elle a été raflée, déportée et ignominieusement mise à mort au camp de Bergen-Belsen, est devenue un mythe dans la mesure où elle exerce une puissante fascination sur le monde d'après

la Deuxième Guerre mondiale. Elle est devenue un mythe par l'importance, la richesse et la complexité de ce qu'elle symbolise. Pour tous ceux que le souvenir des années noires glace d'effroi, Anne Frank est à la fois le visage et la voix de six millions d'assassinés, la

The Diary of Anne Frank
de Frances Goodrich et Albert Hackett, adapté par Wendy Kesselman et mis en scène par Marcia Kash (Théâtre Leonor et Alvin Segal, 2007). Sur la photo : Natasha Greenblatt (Anne).
Photo : Randy Cole.



The Diary of Anne Frank

TEXTE DE FRANCES GOODRICH ET ALBERT HACKETT, ADAPTÉ PAR WENDY KESSELMAN. MISE EN SCÈNE : MARCIA KASH ; SCÉNOGRAPHIE : JOHN C. DINNING ; COSTUMES : ELLI BUNTON ; ÉCLAIRAGES : LUC PRAIRIE ; MUSIQUE : JOHN BENT JR. ; SON : KEVIN TIGHE ; CHORÉGRAPHIE : LORNA WAYNE ; RÉGIE SCÉNIQUE : LUCIANA BURCHERI. AVEC JAMES DOWNING, SUSANNA FOURNIER, ALEXANDRE GORCHKOV, NATASHA GREENBLATT, MARCEL JEANNIN, TARA NICODEMO, IVAN PERIC, NICHOLAS RICE, FELICIA SHULMAN, SALLY SINGAL, GIANPAOLO VENUTA ET BRIAN WRENCH. PRODUCTION DU THÉÂTRE LEANOR ET ALVIN SEGAL, PRÉSENTÉE AU CENTRE SEGAL DU 14 OCTOBRE AU 4 NOVEMBRE 2007.

représentante par excellence de l'enfance broyée par la folie des adultes et l'un des plus poignants exemples de la malédiction artistique au XX^e siècle : le génie littéraire précoce que la marche catastrophique de l'Histoire a tué dans l'œuf. Autour du *Journal*, les biographies d'Anne Frank, les livres grand public et les articles scientifiques qui lui sont consacrés, son musée sis au lieu où se trouvait l'annexe (267, Prinsengracht, Amsterdam), les nombreux films et téléfilms racontant son histoire contribuent à enrichir la signification du mythe, et ce, tout en remplissant un essentiel devoir de mémoire. Parler d'Anne ou la représenter, c'est chaque fois, sur le plan éthique, une manière de se repositionner, et de repositionner l'époque, par rapport aux pires atrocités qu'ont engendrées la guerre et le racisme. Le sujet serait tout désigné pour les provocateurs cyniques ; il commande en revanche tact et délicatesse à ceux qui se soucient encore d'engagement, de respect et de responsabilité.

Frances Goodrich et Albert Hackett, les auteurs de l'adaptation théâtrale *The Diary of Anne Frank* (1956), appartenaient à la seconde catégorie, tout comme Marcia Kash et l'équipe du Théâtre Leanor et Alvin Segal qui ont monté la pièce dans la version révisée par Wendy Kesselman. En accord avec le texte qui appelle une représentation réaliste – typique du théâtre américain des années 50 –, les costumes, signés Elli Bunton, et les accessoires étaient dans le style des années 40, tandis que le décor de John C. Dinning respectait les dimensions et la disposition des quelques pièces de la véritable annexe. Cette absolue sobriété et la volonté manifeste de refléter fidèlement le drame historique rapporté par le *Journal* pourraient agacer par leur manque apparent d'audace, être critiquées comme de désolantes concessions à une esthétique de mélodrame, prétendument fidèle à la réalité, mais depuis longtemps dépassée. On pourrait y voir une belle occasion manquée de redonner vigueur à la pièce tout en réactualisant véritablement le sens du mythe d'Anne Frank.

D'un autre côté, force est de reconnaître que le caractère exceptionnellement grave de cette histoire est, en soi, à ce point interpellant qu'il vaut sans doute mieux ne pas l'alourdir, et le galvauder, par un travail ostentatoire sur le modernisme de la mise en scène. Tout se passait, sur les planches du Centre Segal, comme si Marcia Kash et son équipe avaient sciemment voulu s'effacer afin de laisser toute la place au huis clos tragique tel qu'il a dû se dérouler. Il s'agissait, par le conventionnalisme presque académique de la scénographie et du jeu, de faire oublier la médiation de la mise en scène afin de créer un passage aussi direct que possible entre le public vivant paisiblement dans le confort sécuritaire du Montréal contemporain et les victimes s'acheminant vers une mort atroce dans l'angoisse et la promiscuité forcée. À en juger par l'émotion oppressante qui s'est peu à peu emparée de la salle avant d'éclater en une salve unanime d'applaudissements et de bravos, cette judicieuse volonté de s'en tenir à une forme de pudeur dramaturgique a atteint ses objectifs : respecter la mémoire d'Anne Frank, éviter à la fois le kitsch, la mièvrerie et la provocation, tout en montrant à quel point cette histoire demeure encore vivante aujourd'hui.

Pour bien faire saisir quel type d'angoisse s'emparait des prisonniers de l'annexe, la metteuse en scène a recouru essentiellement à une série d'effets sonores, d'une grande efficacité, conçus par John Bent Jr. et Kevin Tighe. L'extrême précarité de la situation dans laquelle se trouvaient les huit réfugiés était figurée par les multiples sons

The Diary of Anne Frank
de Frances Goodrich et
Albert Hackett, adapté
par Wendy Kesselman et
mis en scène par Marcia
Kash (Théâtre Leonor et
Alvin Segal, 2007). Sur
la photo: Brian Wrench
(M. Dussel) et Natasha
Greenblatt (Anne).
Photo: Randy Cole.

provenant du monde extérieur, allant des craquements de l'immeuble, ouverts aux interprétations les plus angoissantes, jusqu'aux bombardements anglo-américains, lesquels pouvaient aussi bien annoncer une prochaine libération qu'une mort immédiate. À ce sujet, on soulignera en outre la grande intelligence avec laquelle a été amenée la fin de ce drame prenant place au sein d'un cocon faussement protecteur où tous étaient à l'affût du moindre bruit. Dans l'un des rares moments de parfaite plénitude, où les personnages partagent des fraises, les sbires de la Gestapo approchent dans un silence complet, un silence de mort, envahissent l'annexe, puis se mettent à rugir dans la plus pure tradition hitlérienne...

Marcia Kash s'est permis une seule entorse aux règles du réalisme : à quelques reprises, lorsqu'elle se penche sur son journal pour en noircir les pages, Anne Frank apparaît sous la lumière d'un projecteur et regarde droit devant elle, brisant le quatrième mur, pour s'adresser directement à la salle. C'est là une manière relativement attendue, mais néanmoins efficace, de bien souligner le rôle de passeuse rempli par la



jeune fille dans cette histoire qui, sans elle et sa passion pour l'écriture, serait, comme tant d'autres, demeurée à jamais inconnue. Il faut d'ailleurs féliciter la comédienne Natasha Greenblatt pour la remarquable interprétation qu'elle a offerte. Les jeunes et moins jeunes adultes à qui l'on demande de se rajeunir sur la scène sont fort souvent amenés à se ridiculiser en surjouant la jeunesse. Rien de tel ici. L'actrice de 22 ans rend au contraire avec une grande justesse les désarrois et les enthousiasmes d'une adolescente extravertie et créative en proie non seulement aux malheurs de la réclusion, de la sous-alimentation et de la terreur panique, mais aussi, comme pour toutes les jeunes filles de cet âge, aux crises provoquées par la fin précipitée de l'enfance, les conflits familiaux, la découverte de la sexualité, sans oublier les premiers émois amoureux, quelque peu accélérés dans ce cas par la constante proximité du timide Peter Van Daan, interprété avec une grande retenue et beaucoup de nuances par Gianpaolo Venuta.

Au nombre des autres acteurs, qui ont tous remarquablement bien campé leurs personnages respectifs, ce qui était assurément l'une des grandes forces de cette pièce, une mention spéciale doit être accordée à James Downing et à Nicholas Rice dans les rôles de M. Van Daan et d'Otto Frank. Alors que le premier devait se transformer radicalement sous les yeux du spectateur en l'espace de deux heures, puisqu'il jouait un homme sûr de soi progressivement amené, par la situation insoutenable dans laquelle il se trouve, à perdre ses richesses, à ruiner sa santé et à se décomposer moralement, allant jusqu'à voler la nourriture de ses compagnons d'infortune, le second, à l'exact opposé, incarnait la constance dans la grandeur d'âme et l'abnégation. Celles-ci culminaient dans les dernières minutes de la pièce, au moment où, seul survivant de la tragédie, le père revient dans l'annexe, retrouve le *Journal* et mesure, dans une immense tristesse d'où l'espoir n'est pourtant pas tout à fait absent, l'ampleur de la tragédie vécue par lui et par les siens.

À une époque où l'idée d'un devoir de mémoire est invoquée de manière constante, le plus souvent à tort et à travers, allant hélas ! jusqu'à sursaturer la conscience contemporaine, *The Diary of Anne Frank* montre, par sa puissante pudeur, non seulement qu'il importe de conserver vivant le souvenir des horreurs passées, mais aussi qu'il faut, pour y parvenir, trouver la manière et la forme adéquates. Voilà ce à quoi sont parvenus Marcia Kash et le Théâtre Leanor et Alvin Segal : s'engager véritablement envers le passé et le présent par une habile revivification du mythe. ■